



**HAL**  
open science

# Du maculisme à l'immaculisme : controverses doctrinales et dévotions mariales dans la “ Tierra de Campos ” médiévale

Charles Garcia

## ► To cite this version:

Charles Garcia. Du maculisme à l'immaculisme : controverses doctrinales et dévotions mariales dans la “ Tierra de Campos ” médiévale. Estrella Ruiz-Galvez Priego. L'immaculisme : un imaginaire religieux dans sa projection sociale (Moyen Age - XVIIe siècle), Indigo, pp.142-158, 2009. halshs-01555624

**HAL Id: halshs-01555624**

**<https://shs.hal.science/halshs-01555624>**

Submitted on 4 Jul 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# DU MACULISME À L'IMMACULISME : CONTROVERSES DOCTRINALES ET DÉVOTIONS MARIALES DANS LA « TIERRA DE CAMPOS » MÉDIÉVALE

*À Concepción, mon arrière-grand-mère, de Villanueva del Campo*

En Espagne, la dévotion pour la Vierge est une réalité qui n'est plus à démontrer. Les lieux de culte qui lui sont consacrés sont si nombreux, qu'on a pu qualifier la péninsule, à juste titre, comme étant la « Terre de Marie »<sup>1</sup>. Mais s'il est vrai que le quadrillage territorial du culte à Marie est très complet, il est des endroits qui sont particulièrement marqués du sceau de l'immaculisme et Villalpando, petite bourgade de la Tierra de Campos occidentale est l'un d'eux. Mais pourquoi une telle cristallisation dans ce qui n'est plus aujourd'hui qu'un gros village de la Meseta septentrionale ? Laissons-nous guider par l'histoire.

## I. L'IMMACULÉE À VILLALPANDO

Chaque année, à Villalpando, la fête de l'Immaculée Conception revêt un faste singulier, en même temps qu'une profonde émotion comme en témoigne la fierté des fidèles de la localité qui, malgré le « désenchantement » contemporain du monde, participent toujours à la célébration en grand nombre<sup>2</sup>. Le point de départ de cette fierté est à rechercher dans le vœu solennel que les habitants de Villalpando, et des douze villages de sa juridiction<sup>3</sup>, prononcèrent — collectivement et explicitement pour la première fois au monde selon la coutume locale — en l'honneur de la Vierge le 1<sup>er</sup> novembre 1466, que nous reproduisons en annexe. En effet, ce jour là, les habitants, rassemblés dans l'église de Saint-Nicolas de la localité firent la promesse de défendre le mystère de : « *la gloriosa sin mancilla Virgen Santa María* ». Et comme pour marquer l'attachement de fidélité à ce serment de Marie sans tache, ce même vœu fut renouvelé par la communauté en 1498 et en 1527 pour rappeler que la Mère de Dieu était :

*« aquella que sin pecado fue concebida en el vientre de Santa Ana su madre e limpia e virgen nasciendo, limpia e virgen rescibio al Hijo de Dios, e Virgen lo concibiendo, Virgen lo parió, e pariendo, Virgen remanesció... »*

---

<sup>1</sup> Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Pascual Madoz dans sa célèbre encyclopédie n'en recense pas moins de 4.300 sur un total de 12.300, Pascual MADDOZ, *Diccionario geográfico, estadístico, histórico*, Valladolid : Ámbito (rééd.). Signalons, pour mémoire, que l'Espagne fut officiellement placée sous le patronage de l'Immaculée Conception par Charles III, en 1767.

<sup>2</sup> La veille de la fête, on allume toujours à Villalpando un grand feu de joie, à 22h00 précises. Il ne fait pas de doute que cette réjouissance, tout comme la célébration de la fête le 8 décembre, sont à rapprocher des traditionnelles fêtes des « lumières » qui se trouvent placées entre la Saint-Nicolas et la Sainte-Lucie. Par ailleurs, il n'est pas indifférent de signaler que le vœu initial fut prononcé dans la basilique de la cité consacrée à saint Nicolas.

<sup>3</sup> Nous les rappelons ici pour mémoire : Villamayor de Campos, Villanueva del Campo, Villar de Fallaves, Quintanilla del Monte, Cotanes del Monte, Prado, Quintanilla del Olmo, Cerecinos de Campos, Tapioles, Cañizo de Campos, Villárdiga, San Martín de Valderaduey.

Voilà pour l'histoire officielle car, lorsque l'on consulte les documents de l'époque, on s'aperçoit que ces questions de dogme — et de respect du jour férié — ne furent pas aussi facilement acceptées par un certain nombre de fidèles, et par quelques juifs, comme la mémoire historique voudrait nous le faire croire. Il faut dire que l'ensemble de la population, juifs compris, était obligée de participer publiquement aux fêtes religieuses chrétiennes, raison pour laquelle les contrevenants précités, de véritables imprudents pour les mentalités de l'époque, furent condamnés à de lourdes amendes :

*« Las personas que fueron prendadas, porque no guardaron el voto de Nuestra Señora, e las prendas que se sacaron e por cuenta cada uno y estas penas se dieron al mayordomo de la Iglesia de Santa María para comprar cera e se arda en la dicha Iglesia, como en el voto se contiene - Alvaro de Mata 60 maravedís - Al bachiller Colao Fernández 60 maravedís - El hortelano 10 maravedís - Raby Simuel Galochero, 20 - Facundo Fernández, 10 - Marcos, judío 60 - El judío Sotero, 60 - Francisco de Pereda, 60 - Total 340 maravedís. Estos son los maravedís de las personas que cayeron con pena el día del voto de la Concepción de Nuestra Señora la Virgen María, e mandáronse aquí escribir para memoria, porque estos maravedís de estas penas recibiólos Pedro Bueno, como mayordomo de la Iglesia de Santa María la Antigua, a donde se solemniza la fiesta, procesión e misa mayor el dicho día de la Concepción, según se contiene en el dicho voto, que esta villa e su tierra tienen fecho a causa de la pestilencia, porque la Virgen María sea abogada de toda esta villa e su tierra, de los que moran e moraren para siempre jamás»<sup>4</sup>.*

Le privilège déjà cité de 1466 met en avant, et de manière très explicite, les principaux motifs pour lesquels la communauté de Villalpando se rassembla et se plaça sous la protection de l'Immaculée Conception. C'étaient, en premier lieu, les troubles qui s'étaient propagés consécutivement à la guerre « terrenal » que se livraient alors le roi Henri IV et son frère l'infant Alphonse. Mais c'était aussi à cause de la grande « pestilencia » qui s'était abattue sur le royaume de Castille et que les habitants de Campos voyaient comme le châtiment « céleste » que Dieu leur envoyait pour les punir des grands péchés qu'ils avaient commis<sup>5</sup>. C'est donc pour mettre un terme à ces deux offensives, l'une temporelle et l'autre spirituelle, que les « vecinos » avaient fait appel aux grâces de Marie Immaculée. Ayant peine à imaginer qu'un élan de cette nature, et prétendument spontané, ait pu jaillir des esprits de la foule, il nous paraît nécessaire de le contextualiser. Au moment de la première acclamation du privilège, Pedro Fernández III de Velasco était à la fois seigneur de Villalpando ainsi que comte de Haro et grand chambrier, *camarero mayor*, du roi. Ce membre de la haute noblesse castillane n'était pas un homme ordinaire dans la Castille du XV<sup>e</sup> siècle. Outre ses titres et ses grandes possessions, il avait la réputation d'être un excellent chrétien<sup>6</sup>. C'était par ailleurs un

---

<sup>4</sup> Luis CALVO LOZANO, *Historia de la villa de Villalpando*, Zamora : Diputación provincial, 1981, p. 131.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 128 : « Por quanto por nuestros pecados e merecimientos en todo este reino de Castilla son grandes dos guerras, la una es terrenal, la otra celestial ; la terrenal por la grande división que hay en este reino entre el muy esclarecido príncipe - rey Don Enrique, de una parte con sus adherentes; e de la otra el noble y esclarecido infante Don Alfonso con el almirante de Castilla e arzobispo de Toledo e otros caballeros de su opinión que lo alzaron por rey [...]; por lo cual e sobre ello son e se esperan ser grandes guerras e trabajos en este reino, e han acaescido muchas muertes, e robos, e se esperan más de cada día [...]. La otra guerra del cielo es, que por nuestras culpas, e pecado e grandes ofensas, que cada día hacemos e acometemos contra Dios Nuestro Señor, mostrando contra su real Majestad nuestra inobediencia; él con su real poder nos ha visitado e visita de cada día con guerra pestilencial del su alto poder, e ha dado lugar al su ángel perseguidor que nos mate, como nos mata de cada día cruelmente e demasia de pestilencia ».

<sup>6</sup> Nous devons l'essentiel de ce que nous savons sur ce personnage à ce que dit Hernando del PULGAR dans son livre, *Claros varones de Castilla*. Le portrait apologétique que nous proposons ici provient de la traduction qui a été faite par Béatrice LEROY, *Histoire et politique en Castille au XV<sup>e</sup> siècle. II. Les hommes illustres de Castille de Hernando del Pulgar*, Limoges : Presses universitaires, 2001 : « Il craignait Dieu et était homme de vérité, aimant la justice, qui ne doit pas être vendue dans les partis, qui n'en utilisent qu'un aspect et le disent légal,

grand érudit qui possédait l'une des plus belles bibliothèques du royaume<sup>7</sup>. Or, aussi bien cet illustre personnage, que son fils Pedro, qui allait être par la suite le premier connétable de Castille du lignage des Velasco, furent parmi les principaux protecteurs des franciscains. Et nous savons qu'à cette époque les Frères Mineurs étaient les plus ardents défenseurs de l'immaculisme de Marie, comme en témoigne l'attention que ces nobles<sup>8</sup> prodiguèrent au tombeau de Pedro Regalado, saint et héros admiré des foules de Castille en cette fin de XV<sup>e</sup> siècle, et comme l'atteste le cordon franciscain sculpté au début du XVI<sup>e</sup> siècle et qui orne toujours l'accès le plus célèbre de la ville de Villalpando : la porte de Saint-André. Ainsi, il nous paraît difficile d'expliquer l'action collective des habitants de cette bourgade en 1466 sans voir — derrière l'attitude pieuse des masses, qui a si souvent été mise en avant — la louable intention du seigneur de la cité de chercher à obtenir la meilleure cohésion sociale dans ses domaines. Les amendes qui furent infligées à l'encontre des récalcitrants à la dévotion générale étant là en quelque sorte pour le démontrer.

Mais s'il est vrai que le comte de Haro n'eut pas grand mal à convaincre ses sujets d'une telle dévotion, c'est parce qu'à ce moment précis les fils du *Poverello*, qui étaient très majoritairement immaculistes, avaient gagné la partie en Espagne auprès des masses<sup>9</sup>, et ce contre la position maculiste des Dominicains, qui était jugée par trop intellectuelle et technique. Ainsi, on peut affirmer que la position qu'adoptèrent les habitants de Villalpando lors de l'émission du premier vœu ne faisait que traduire le puissant courant de piété populaire européen qui avait réussi à imposer un point de vue apologiste similaire lors de la réunion des conciles de Constance, en 1414, et de Bâle, en 1439<sup>10</sup>. Autrement dit, en dehors du contexte sociopolitique, il nous faut également traiter du cadre culturel pour comprendre la primauté de l'acclamation mariale de Villalpando.

Comment doit-on interpréter le texte du manuscrit que nous reproduisons plus loin ? Fait-il une description réaliste de la société du bas Moyen Âge ou bien s'agit-il d'une évidente vision de l'esprit à des fins de propagande ? Pour répondre à cette interrogation il faut d'abord

---

*alors qu'elle est loi universelle et que la raison naturelle nous demande de la suivre. On peut bien croire de ce chevalier, qui ne manqua jamais dans ce qu'exige la raison naturelle et qui ne transgressa jamais ce qui est écrit par la loi. Il fut au contraire un très grand serviteur de la justice, et on ne peut en trouver un autre homme comme lui en son temps, qui la tint en plus grande estime, qui l'accomplit avec plus de diligence et de modération, qui ne sut si bien l'exécuter ; il montra bien cette vertu dans le gouvernement de ses villes et ses possessions et dans les nombreuses terres qui se trouvèrent dans son administration ».*

<sup>7</sup> Miguel-Ángel LADERO QUESADA et María Concepción QUINTANILLA RASO, « Bibliotecas de la alta nobleza castellana en el siglo XV », *Livre et lecture en Espagne et en France sous l'Ancien Régime*, Paris : ADPF, 1981, p. 47-62 ; Isabel BECEIRO PITA et Ricardo CÓRDOBA de la LLAVE, *Parentesco, poder y mentalidad. La nobleza castellana. Siglos XII-XV*, Madrid : CSIC, 1990 ; Isabel BECEIRO PITA, *Libros, lectores y bibliotecas en la España medieval*, Murcie : Nausicaa, 2007.

<sup>8</sup> On pourrait en dire tout autant à propos de l'attention que doña Mencía de Mendoza y Figueroa, l'épouse du comte de Haro, porta à la décoration de leur palais qui se trouvait à Burgos. C'est en effet sur l'instigation de celle-ci que les sculpteurs ornèrent la façade de la bâtisse nobiliaire d'un splendide cordon franciscain, et telle enseigne que cette maison est aujourd'hui connue à Burgos sous le nom de « Casa del cordón ».

<sup>9</sup> Juan Carlos MARTÍN CEA, *El mundo rural castellano a fines de la Edad Media. El ejemplo de Paredes de Nava en el siglo XV*, Valladolid : Junta de Castilla y León, 1991, p. 378-434, p. 397: « *El establecimiento de un convento franciscano en las inmediaciones del pueblo tuvo notables repercusiones sobre la religiosidad popular, no sólo porque amenazaba la tradicional hegemonía del clero secular, erosionando las ya de por sí precarias circunscripciones parroquiales, sino también porque contribuía a difundir nuevas pautas morales de comportamiento, dignificando especialmente la vida de pobreza, que cada vez eran más apreciadas por la sociedad de la época* ».

<sup>10</sup> On ne saurait étudier sérieusement la question de l'Immaculée Conception au Moyen Âge sans faire référence au très beau livre de Marielle LAMY, *L'Immaculée Conception. Étapes et enjeux d'une controverse au Moyen Âge (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*, Paris : Institut d'Études Augustiniennes, 2000.

convenir que la situation de la Castille au XV<sup>e</sup> siècle n'aurait pas été aussi catastrophique que ce qu'ont bien voulu nous dire les chroniqueurs<sup>11</sup>. Tâchons de comprendre. S'il est vrai que, dans leurs textes, les scribes officiels mettent souvent l'accent sur les troubles et les malheurs, il n'en est pas moins vrai que c'est cette Castille qui, quelques décennies à peine après l'émission du privilège, allait partir à la conquête d'un nouveau monde. Or cette entreprise n'aurait pu se faire en l'absence d'un minimum de structures économiques et politiques solides. Autrement dit, si les « *terracampinos* » du milieu du XV<sup>e</sup> siècle disent avoir peur, ce ne serait pas tant à cause des circonstances militaires du moment que du sentiment de peur qu'ils éprouvaient de ne pas se sauver à cause de leurs péchés<sup>12</sup>. Et parmi ces péchés, le plus important était sans doute le péché originel, ce qui explique leur réaction collective de vouloir se mettre sous la protection de celle qui ne l'avait pas subi : l'Immaculée Conception de Marie. Et puisque ces hommes étaient convaincus par les prêches des frères d'avoir beaucoup péché, seule la pénitence et la protection mariale pouvaient sauver les fautifs : voilà en fait la véritable *pestilence* dont il fallait au plus vite guérir.

Aller du péché originel à la *macula* sociale, le pas fut aisément franchi par la société castillane de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, et c'est pour tenter de remédier à la première faute que l'on valorisa alors l'image de Marie<sup>13</sup>. Cette femme qui avait été pure depuis l'origine, et qui avait vécu au milieu des immondices du monde, était pour les fidèles la mieux placée pour arracher l'homme à sa condition bestiale et servile. Et ce fut à l'aune de la plus ou moins grande implication des individus dans cette fange que les clercs élaborèrent un discours très complet sur les classements sociaux. Ainsi, pour eux, si les rustres étaient tels dans leur condition c'est parce qu'ils étaient, de toutes les catégories, les plus proches du péché originel. En revanche, les nobles, et les plus grands d'entre eux au premier chef, comme don Pedro Fernández de Velasco, appartenaient socialement à une caste qui était parvenue à s'en extirper, l'état social reflétant en quelque sorte l'état du fardeau sur la plus ou moins grande pureté de chacun. Mais en dehors de ce premier classement qui ne concernait que les chrétiens, cette réflexion servit essentiellement à stigmatiser les juifs, mais aussi les convers, auxquels on ne tarda pas à opposer le statut de la pureté du sang pour les marginaliser. Et c'est de cette manière que l'on passa de la tache, et de l'état qui en découlait, à celui du lavement de la tache, c'est-à-dire à la pureté du sang<sup>14</sup>. En effet, plus que l'eau du baptême, l'élément qui alors lavait le mieux c'était le sang et, de tous les précieux liquides sanguins, le plus important était celui que le Christ avait versé pour l'humanité car le sang c'était d'abord, comme Adeline Rucquoi l'a rappelé : le lignage.

## II. CONTROVERSES MÉDIÉVALES

---

<sup>11</sup> Nous suivons ici l'intéressant développement que propose Adeline RUCQUOI, « Mancilla y limpieza : la obsesión por el pecado en Castilla a fines del siglo XV », *Rex, Sapientia, Nobilitas. Estudios sobre la Península Ibérica medieval*, Grenada : Université de Grenada, 2006 (rééd., 1<sup>e</sup> éd. 1997), p. 249-283.

<sup>12</sup> Jean DELUMEAU, *La peur en Occident (XIV<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècles). Une cité assiégée*, Paris : Fayard, 1978, p. 278 : « De multiples indices permettent de dater de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle cette montée de l'angoisse eschatologique. Sa diffusion à ce niveau de la diachronie s'explique par la coïncidence ou la rapide succession des malheurs qu'on a déjà énumérés : installation en Avignon d'une papauté de plus en plus administrative et âpre au gain, Grand Schisme, réapparition désastreuse de la peste... ».

<sup>13</sup> A. RUCQUOI, « Mancilla y limpieza : la obsesión por el pecado... », *op. cit.*, p. 271-272.

<sup>14</sup> L'interdiction de consommer de la viande les jours de la célébration de la fête, et qui est très explicite dans le vœu, est bien entendu à mettre en relation avec la question de la pureté du sang : « e que por su servicio e reverencia de esta Señora Virgen María, que la víspera de la dicha su Concepción, que non se venderá carne en público ni en abscondido en esta villa e en su tierra, e cualquiera que la comiese, siendo de edad o de seso e sabiamente que venga sobre la tal persona o personas la ira de esta Señora »

Le vœu des habitants de Villalpando et des villages de sa « terre » se produisit à un moment où les débats théologiques sur la conception de Marie étaient très vifs et que la vision « immaculiste » l'avait emporté dans la société, même s'il fallait encore attendre quelques siècles pour voir cette question réglée officiellement par un dogme (1854). Pourtant, dans la Tierra de Campos de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, la perception était fort différente de celle que nous venons d'exposer tant les griefs contre une telle célébration heurtaient la sensibilité de la plupart des érudits. Il importe par conséquent de résumer ces impondérables avant de les analyser en détail. Pendant le Moyen Âge central la volonté de quelques personnes de vouloir célébrer la fête de la conception de Marie le 8 décembre était considérée comme un acte illégitime, puisqu'il n'avait pas été dûment validé par Rome. Par ailleurs, le fait de rajouter une festivité supplémentaire au cycle liturgique était susceptible d'ajouter à la confusion, car on célébrait déjà la Nativité de la Vierge le 8 septembre. De plus, il ne faut pas oublier que la tradition dévotionnelle hispanique accordait une grande importance à la fête qui avait été instaurée par Saint Ildephonse le 18 décembre : l'Expectation de la Vierge, mieux connue sous son appellation populaire : *María de la O*, c'est-à-dire la Vierge enceinte et sur le point d'accoucher<sup>15</sup>.

Cependant, par-delà la surcharge du calendrier, l'instauration de la fête de la conception immaculée de Marie ébranlait le système ecclésial. En effet, une telle décision remettait en cause le dogme de l'universalité du péché originel tel que Saint Augustin l'avait défini. Or n'oublions pas que ce dernier associait le péché originel à la sexualité par le biais de la concupiscence — même si l'on sait que la Bible ne dit rien de tout cela car, et que ce que dénonce le livre de la Genèse c'est la transgression de la volonté divine, c'est-à-dire la désobéissance et la manifestation d'un orgueil démesuré. Les hommes du XIII<sup>e</sup> siècle étaient par conséquent persuadés que tout un chacun naissait porteur du péché originel qu'il transmettait à sa progéniture. Autrement dit, l'idée d'exclure la Vierge d'une telle « souillure » revenait à la placer sur un plan différent de celui des autres humains, sans compter les effets d'ordre théologique bien plus pernicieux encore.

Dans la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle, et comme pour contenir un mouvement pro-immaculiste qui ne cessait de se développer en Occident, Bernard de Clairvaux fit le pari d'un compromis. Bien que restant fidèle à Saint Augustin, Bernard admit l'idée d'une sanctification *in utero* de Marie, mais non pas une conception immaculée, dans le but de concilier les deux points de vue qui étaient si opposés : Marie était « sans tache » depuis sa conception, sans toutefois avoir été conçue sans péché. La subtilité théologique bernardienne permettait de dire que la Vierge n'avait jamais péché, même si elle n'avait pas toujours été sans péché...

---

<sup>15</sup> Les récits de miracles qui furent mis en circulation au XII<sup>e</sup> siècle proclamaient qu'Ildephonse avait institué cette fête en prévision des années où la fête de Pâques, tombant un 25 mars, aurait éclipsé celle de l'Annonciation. Et c'est donc par un glissement de sens que l'on serait passé de la conception du Christ par Marie (25 mars) à la *conceptio Mariae*, le huitième jour avant la Nativité étant confondu, hors d'Espagne, avec le huit décembre. Et c'est à partir de ce genre de confusions que l'on finit par attribuer, de manière erronée, le premier texte immaculiste à Ildephonse comme le fait, par exemple, Jacques de la Voragine dans ses *Sermones aurei* : « Primo namque fuit sanctificata, dum esset in utero matris suae posita... Nam ostenditur primo auctoritate Prophetarum, qui dicit. Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus [Ps, 45,5]. Secundo auctoritate Ecclesiae, quae eius nativitatem celebrat. Bern. Neque enim festis laudibus nascens honoraretur, si non sancta nasceretur. Est itaque virgo regia veris honorum titulis cumulata, quae procul dubio fuit ante sancta quam nata, unde etiam dicit Ildefonsus Toletanus Archiepiscopus. Si non in utero matris sanctificata fuiste, nativitas celebranda non esset. Nunc autem quia in veneratione habetur auctoritate totius Ecclesiae, constat eam ab ipso peccato originali fuiste immunem », texte cité par M. LAMY, *L'Immaculée Conception...*, op. cit., p. 518, n. 194.

Loin d'étouffer la querelle, cette nouvelle affirmation contribua à la décupler, et la polémique continua d'enfler. Certains docteurs adversaires de Bernard revinrent sur la position augustinienne en affirmant qu'il n'y avait pas de lien entre union sexuelle et péché, Anne et Joachim, les parents de Marie, ayant pu très bien procréer sans concupiscence. Contre les immaculistes, les théologiens de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle affirmèrent que Marie n'avait pas été exemptée du péché originel. La raison d'une telle assertion était pour eux évidente car si tel avait été le cas, la Vierge n'aurait pas été rachetée par le sacrifice de son Fils, ce qui veut dire que l'action du Rédempteur se serait trouvée en quelque sorte amoindrie. Mais que valaient les positions des grands savants face à une religiosité de plus en plus émotionnelle ? De toute évidence elles pesaient peu de chose. En 1286, les maîtres et les étudiants franciscains de l'université de Paris célébrèrent par dévotion mariale la fête du 8 décembre à l'intérieur de leur couvent. Tous ces méandres thématiques et géographiques pourraient faire croire que nous sommes bien loin de la Tierra de Campos, alors qu'en réalité nous en sommes très proches, comme nous allons pouvoir le constater maintenant.

### III. JUAN GIL DE ZAMORA ET LE PÉCHÉ

Malgré la multiplication des travaux qui s'est produite au cours de ces dernières années, nous sommes toujours tributaires de l'œuvre de Manuel de Castro y Castro<sup>16</sup> pour tout ce qui touche à l'œuvre et à la vie de Juan Gil de Zamora. La production de ce polygraphe médiéval est trop importante pour que nous la passions en revue ici. Aussi, nous bornerons-nous ici à l'essentiel, c'est-à-dire à ce qui a trait à la perception du fait immaculiste par cet auteur castillan. Iohannes Aegidius Zamorensis fut étudiant pendant quelques années à Paris, de 1272 jusqu'en 1276 environ, et c'est dans cette ville, ou plus exactement dans le *Studium* Général des Franciscains qui était rattaché à l'*Alma Mater* parisienne, qu'il obtint le titre de « magister » en théologie<sup>17</sup>. Si nous insistons sur la date de son séjour c'est parce qu'elle eut une influence décisive sur sa formation et sur la querelle immaculiste, comme nous le verrons plus loin. Au nombre de ses maîtres, nous savons qu'il suivit les enseignements de Raymond Gaudefroy, un professeur qui suivait de près la production de Roger Bacon et qui allait devenir, quelques années plus tard, le Ministre général de l'ordre des Frères Mineurs, entre 1289 et 1295.

Dans ses traités de philosophie « naturelle », Juan Gil, reprenant à son compte un syncrétisme quelque peu confus, revendique l'autorité globale des grands penseurs du passé sans vraiment trancher entre des points de vue qui sont souvent forts différents, ce qu'il fait par exemple à propos de Platon et d'Aristote. Il faut dire qu'en matière de réflexion théorique sa boussole fut toujours l'orthodoxie du moment, une règle à laquelle il ne dérogea pas au cours de sa longue existence : « supposito semper in omnibus dictis et scriptis orthodoxae fidei fundamento »<sup>18</sup>. Prenons, pour illustrer sa pensée, la définition alambiquée et contradictoire qu'il propose de l'âme<sup>19</sup>. Selon ce franciscain, l'âme rationnelle humaine est une forme au regard du corps auquel elle est « associée » et qu'elle « vivifie ». Cependant, considérant la nature simple de celle-ci, incorporelle et indépendante, Juan Gil n'explique pas

---

<sup>16</sup> Manuel de CASTRO y CASTRO, *Juan Gil de Zamora. "De preconiiis Hispanie". Estudio preliminar y edición crítica*, Madrid : CSIC, 1955, p. xxxv-cxxvi.

<sup>17</sup> Manuel de CASTRO y CASTRO, « Contra venena et animalia venenosa », *Archivo Ibero-americano*, 36, 1976, p. 3-116.

<sup>18</sup> Juan Gil de Zamora, *Historia naturalis*, Avelino Domínguez García et Luis García Ballester (éd. et trad.), 3 t., Valladolid : Junta de Castilla y León, 1994, t. 3, p. 1558.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 556-706.

clairement qu'elle est la nature de la relation qui unit les deux — si tant est qu'il y en ait une — préférant diluer cette question dans les abondantes citations qu'il fait des anciens « sages ». De la même manière, et à propos de ses explications sur les facultés de l'âme, il prend un certain nombre d'éléments chez Augustin, comme par exemple ceux relatifs à la raison inférieure et supérieure, et d'autres chez Aristote, comme ceux ayant trait à l'entendement : agent et possible. Enfin sur le thème de la connaissance intellectuelle, il recourt tout à la fois à la théorie de l'illumination comme à celle de la doctrine de l'abstraction, où la conception naturaliste s'oppose à celle dite « rationaliste ». Tantôt la raison, tantôt la grâce, au gré de ses convenances du moment — et nous allons maintenant voir comment la première l'emporta dans son argumentaire sur la question de l'immaculisme de Marie. Cependant, sachant que le monde de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle n'était pas, loin s'en faut, celui de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, on pouvait encore écrire un certain nombre de choses sur la Vierge sans craindre pour son intégrité, qu'elle fût physique, morale ou sociale<sup>20</sup>.

À la décharge de Juan Gil, il faut reconnaître qu'il ne se considéra jamais comme un véritable auteur, mais toujours, et très modestement, comme un compilateur<sup>21</sup>. C'est à l'aune de cette ligne de conduite qu'il n'eut pas la prétention de faire preuve d'originalité dans ses doctrines, l'originalité étant pour lui l'apanage des « anciens sages »<sup>22</sup> c'est-à-dire de ceux qui avaient rédigé les Saintes Écritures, mais aussi des philosophes grecs, latins et arabes ou bien des Saints Pères et des Docteurs de l'Église. Saint Augustin avait affirmé que Marie avait vécu sans pécher, mais omit de dire si elle avait été conçue sans péché<sup>23</sup>, et c'est de cette position ambiguë sur la relation de la Vierge à l'égard du péché originel qu'allait naître une des plus importantes querelles que l'Église ait connues, et à laquelle participa Juan Gil.

Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, la pression sociale populaire avait déjà fait progresser l'immaculisme de Marie, il s'agissait d'un culte montant contre lequel se dressèrent les principaux théologiens de cette époque, des hommes d'autorité que Juan Gil ne pouvait que suivre pour demeurer fidèle à sa ligne de conduite. Nous savons que Pierre Lombard, au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, avait expliqué que Marie, comme tout un chacun, avait été conçue dans le péché originel. Cependant, en sa qualité de Mère de Dieu, elle avait été purifiée de cette *macula* avant sa naissance. Ce point de vue fut confirmé et amplifié par Thomas d'Aquin qui pensait que la Vierge n'avait pu être libérée du péché originel, car cela aurait signifié qu'elle avait été sauvée avant la Rédemption et qu'un tel privilège aurait inévitablement abaissé le sacrifice de son Fils. Pour ces raisons, le Docteur angélique affirma que Marie avait été seulement sanctifiée dans le sein de sa mère, autrement dit après sa conception. Voilà pour le point de vue qu'adoptèrent les Frères Prêcheurs et beaucoup de franciscains avant les formulations décisives qu'énonça Jean Duns Scot, mais il est vrai que le retournement doctrinal de ce frère mineur contre la tradition prenait de court le chevronné maculiste qu'était Juan Gil, lequel avait scrupuleusement suivi ses maîtres, dont Bonaventure et son *Speculum Mariae Virginis* comme principale source de ses écrits.

---

<sup>20</sup> Contrairement à ce que beaucoup pensent, l'intolérance, et nous assumons l'anachronisme, fut sans doute moindre au Moyen Âge qu'aux « Temps Modernes ». Dans l'Espagne de 1613, un dominicain osa soutenir la thèse « maculiste », cette déclaration provoqua à Séville — la patrie de Murillo comme on sait — un scandale de grandes proportions et l'on mit en place des célébrations solennelles durant quatre ans pour laver l'affront qui avait été fait à la *Purísima*.

<sup>21</sup> Juan Gil de Zamora, *Historia naturalis*, *op. cit.*, p. 104 ; p. 1558.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 396.

<sup>23</sup> Saint Augustin, *De Natura et Gratia*, chap. 36 : « [la Vierge] de qui, par respect pour le Seigneur, je veux qu'aucune question ne soit posée en regardant ses péchés ; car comment pouvons-nous savoir quelle grâce particulière lui a été concédée pour conquérir le péché... ».

Juan Gil exposa sa doctrine sur le maculisme de la Vierge dans un livre intitulé : *Liber Mariae*, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Nationale de Madrid. Lorsque le père Fita publia ce texte, il y a un peu plus d'un siècle, il constata que manquaient trois feuilles, au milieu du récit, lesquelles avaient été soigneusement découpées au ciseau par une main experte<sup>24</sup>. Malgré ce blanc par trop éloquent, l'érudit jésuite conclut à la profession immaculiste du franciscain de Zamora, la croyant en tout point conforme à l'opinion qui était alors majoritaire chez les Frères Mineurs. Toutefois, ne disposant d'aucune preuve, cette question resta en l'état, c'est-à-dire dans l'ordre d'une hypothèse non résolue. Or cette énigme a récemment été élucidée consécutivement à la découverte d'une copie du texte original égidien se trouvant dans les archives de la cathédrale du Burgo de Osma<sup>25</sup>. Que nous apprend donc ce manuscrit si recherché<sup>26</sup> ? En réalité peu de choses sur le fond, si ce n'est qu'il confirme le constat que l'on a dressé par ailleurs, à savoir celui de la fidélité outrancière de Juan Gil en matière de dogme à l'égard de ses maîtres et, au cas précis de l'immaculisme, à la doctrine qui avait été mise en place par Saint Bonaventure que le zamoran suit au pied de la lettre, comme on pourra le constater en comparant le texte égidien qui a été retranscrit par James Marchand et Spurgeon Baldwin avec ceux du Docteur séraphique.

On sait que frère Juan Gil fut l'un des principaux inspirateurs — si ce n'est le promoteur — des *Cantigas* d'Alphonse X, et c'est sans doute à cause de cette influence directe que la Vierge apparaît décrite à plusieurs reprises dans les poèmes alphonsins comme étant porteuse de la *macula*, dont elle n'aurait été délivrée qu'après sa conception dans l'utérus d'Anne, sa mère<sup>27</sup>.

« Credo tamen et confido de Virgine gloriosa, quod si quis hanc sollempnitatem celebret, non ex amore vanitatis, sed potius ex devotione Virginis, non credens contra illud quod elici potest ex sacra Scriptura, quod beata Virgo devotione eius acceptat, et si aliquid est reprehensibile, spero, quod apud iustum Iudicem dignabitur excusare. Nec huic obviant dicta Bernardi. Potius enim intendit excludere errorem, ne quis credat Virginem sanctificatam in conceptione, quam erga Virginem devocionem nostram minuere, ratione cuius nullus potest esse devotus nimis, ita tamen quod nichil credat de ea, quod sit contra veritatem et sacre Scripture et fidei christiane, que omnem devotionem nostram, tam erga Deum quam erga Matrem eius, debet precedere »<sup>28</sup>.

---

<sup>24</sup> Fidel FITA, « Poesías inéditas de Gil de Zamora », *Boletín de la Real Academia de Historia*, 6, 1885, p. 379-409, p. 406 : « están cercenados, ó recortados á tijera, los folios 16, 17 y 18, que abrazan parte del tratado III y casi todo el IV. Fueron cortados adrede, así como el primero del códice, por mano airosa deseosa de expurgar el libro de lo que creyó nocivo á la piedad acerca del misterio de la Inmaculada Concepción. En el folio 16 recto, donde queda rastro de ella, se hallaba la rúbrica del tratado IV condenado en ese mismo título; condena que acarreó por consecuencia deplorable que fuese también arrancado el primer folio de todo el códice; bien que no se logró del todo el intento, como es de ver en el folio 19 vuelto, donde se lee : “ut in capitulo de ejus Conceptione superius est expresum” ».

<sup>25</sup> James W. MARCHAND et Spurgeon W. BALDWIN, « A maculist at the court of Alfonso el Sabio : Gil de Zamora's lost treatise on the Immaculate Conception », *Franciscan Studies*, 47, 1987, p. 171-180.

<sup>26</sup> Bibliothèque de la cathédrale de Burgo de Osma, ms. n° 110.

<sup>27</sup> J. W. MARCHAND et S. W. BALDWIN, « A maculist... », *op. cit.*, p. 172 :

316    Ca sempre santivigada  
foi des que a fez seu padre  
eno corpo de su madre

411    E logo que foi viva no corpo  
de su madre,  
foi quita do pecado que Adan,  
nosso padre fezera...

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 176-177.

Dans cet extrait, comme dans la totalité du texte de Juan Gil, l’empreinte de Bonaventure sur la question du privilège immaculiste<sup>29</sup> est perceptible d’une manière tellement palpable qu’il est presque préférable de commenter la prose du grand théologien franciscain que celle de son inféodé copiste, car c’est bien en procédant par séquences successives que l’érudit hispanique reproduit les commentaires que le Général des Frères Mineurs fait au *Livre des Sentences* de Pierre Lombard. Les raisons que Bonaventure invoqua pour s’opposer au privilège, en accord par ailleurs avec ce que disaient ses collègues de la Sorbonne, tient en deux points. Marie n’avait pas pu être sanctifiée avant l’animation, puisque le sujet propre de la sanctification est l’âme ou la créature rationnelle. De même, elle n’avait pas été exemptée du péché originel, car cela aurait équivalu à dire qu’elle n’avait pas été rachetée, ce qui aurait rabaissé le mérite de son Fils<sup>30</sup>. Juan Gil composa de nombreuses hymnes en l’honneur de la Vierge, tant il lui semblait naturel de glorifier la Mère de Dieu et le rôle de celle-ci dans les destinées de l’humanité. Pourtant, et comme Bonaventure l’avait rappelé, le Fils ne devait en aucune manière être supplanté par sa Mère, une femme qui était faite de chair et de sang et qu’il fallait maintenir à une place subalterne, faute de quoi on aurait attenté aux prescriptions se trouvant dans les Saintes Écritures :

« Ainsi, puisqu’il relève de la dignité excellente du Christ, que celui-ci soit le rédempteur et le sauveur de tous, et qu’il ouvre à tous la porte des cieux, et qu’un seul soit mort pour tous, en aucune manière la bienheureuse Vierge Marie ne doit être exclue du sort général, de peur qu’en accroissant l’excellence de la mère on ne diminue la gloire du Fils ; et de cette manière, la mère serait offensée, elle qui veut que son Fils soit davantage exalté et honoré qu’elle-même, le Créateur davantage que la créature »<sup>31</sup>.

Dans les abondantes lectures téléologiques actuelles auxquelles la postmodernité nous a habitués, il est souvent fait grief à l’Église de s’être compromise avec le monde et d’avoir par conséquent oublié le message christique. La finalité affichée de cette rencontre scientifique était de mettre en perspective la projection sociale d’un dogme religieux, ce que nous avons modestement tenté de faire ici. Or il est temps de livrer nos conclusions. Ainsi, et contrairement à ce qu’affirment certains faiseurs d’opinion contemporains<sup>32</sup>, au XIII<sup>e</sup> siècle, voire pendant tout le Moyen Âge, les maîtres de l’Université s’opposèrent au privilège maculiste, là où les foules, et beaucoup de religieux faiblement instruits, en faisaient l’apologie. C’est donc contrainte par la pression de la rue, et en dépit de la résistance à outrance des Frères Prêcheurs, que l’Église dut officialiser la célébration de la fête de l’Immaculée Conception de Marie, mais non point le dogme. Les dates qui bornent notre étude, fin du XIII<sup>e</sup> siècle et fin du XV<sup>e</sup>, ont été choisies à dessein pour démontrer qu’au Moyen Âge ce que nous appelons « religion » structurait la société de cette époque et que la

---

<sup>29</sup> J. BITTREMIEUX, « Le sentiment de saint Bonaventure sur l’Immaculée Conception de la Sainte Vierge », *Études franciscaines*, 40, 1928, p. 367-394 ; A. MAGRINI, « Concezione Immacolata e Immortalità nella dottrina di S. Bonaventura », *Antoniano*, 25, 1950, p. 207-222.

<sup>30</sup> M. LAMY, *L’Immaculée Conception. Étapes et enjeux...*, op. cit., p. 259.

<sup>31</sup> BONAVENTURE, *Sententias III*, d. 3, p. 1, a. 1, q. 1 texte et traduction cités par M. LAMY, *L’Immaculée Conception. Étapes et enjeux...*, op. cit., p. 264 et n. 81 : « Et ideo, quia hoc spectat ad excellentem dignitatem Christi, quod ipse est omnium redemptor et salvator, et quod ipse omnibus aperuit ianuam, et quod ipse unus pro omnibus mortuus est, nullatenus ab hac generalitate beata Virgo Maria excludenda est, ne dum matris excellentia ampliatur, Filii gloria minuatur ; et sic mater provocetur, quae magis vult Filium extolli et honorari quam se ipsam, utpote Creatorem quam creaturam ».

<sup>32</sup> Frédéric Lenoir, puisque c’est de lui dont il s’agit, affirme, dans un livre récent, qu’au Moyen Âge la : « sagesse du Christ fut obscurcie par l’institution ecclésiastique » pour émerger de nouveau — comme il se doit — à la Renaissance, puis aux Lumières, c’est-à-dire à ces deux périodes magnifiques en tout point opposées aux ténèbres médiévales, si ce n’est moyenâgeuses, cf. Frédéric LENOIR, *Le Christ philosophe*, Paris : Plon, 2007. Or au Moyen Âge, l’Église n’était pas qu’une « superstructure » de la réalité tant l’*ecclesia* se confondait avec la chrétienté, c’est-à-dire avec le corps social dans son ensemble.

croyance n'était pas extérieure aux pratiques de la vie courante. Cela veut dire que pour byzantines que puissent nous sembler certaines questions dogmatiques, elles n'en irriguaient pas moins en profondeur le corps social de l'Occident chrétien et, partant, celui de la Tierra de Campos, que ce fût à Villalpando au bas Moyen Âge ou dans la Zamora de Juan Gil deux siècles auparavant.

Charles GARCIA  
Université de Poitiers

## ANNEXE

Transcription du manuscrit du privilège de Villalpando, 1466, novembre, 1<sup>33</sup>.

*« Conoscida cosa sea e manifiesta a todos los que la presente escritura de voto vieren y oyeren, en como en la villa de Villalpando, sábado día de todos los santos, que fue primero día del mes de Noviembre año del nacimiento de Nuestro Salvador Jesucristo de mil e cuatrocientos e setenta e seis, estando dentro en la Iglesia del Señor San Nicolás conllegados todos los infrascritos de un acuerdo e voluntad e por son de campana tañido, es a saber: el honrado Ramiro de Mazuela, alcalde en la dicha villa por el muy magnífico señor nuestro señor el conde Pedro Fernández de Velasco, conde de Haro y señor de la dicha villa, e los alcaldes Gómez de Sarría e Luis Fernández de Abastas, e Rodrigo de Osorno, e Pedro de Villacreces, yerno del dicho Gómez de Sarría e Alfonso Rodríguez e Pedro Ruiz, regidores de la dicha villa, e Gonzalo de Olea, procurador de la dicha villa, e Diego Fernández, escribano, mayordomo de la dicha villa.*

*E otrosí, estando asimismo, ahí presentes Pedro de Villacreces e Gonzalo de Olivera, alguacil, e Benito Rodríguez, escuderos, e Alfonso Fernández Salvador, e Juan Fernández de Diosdado, e otros buenos omes vecinos de la dicha villa. E estando ahí otrosí llamados e allegados para esto por cartas e llamamiento de los sobredichos alcaldes e regidores todos los jurados de todas las aldeas de la dicha villa.*

*Otrosí, estando ahí presentes ansimesmo para esto llamados e allegados por el dicho son de campana tañida los honrados e discretos clérigos de la dicha villa, es a saber, Francisco Fernández, arcipreste, e Alfonso Fernández, cura de la dicha Iglesia de San Nicolás, e Pedro Fernández Rueda, cura de santo Andrés, e Gonzalo Fernández, cura de San Pedro, e Juan Rodríguez de Gandul, cura de Santiago, e Juan Alvarez, cura de Santo Isidro, e Gonzalo Rodríguez, cura de San Miguel, e Gonzalo Fernández, cura de Santa María del Templo, e Fernando de Olea, beneficiado de Santa María la Antigua, e Alfonso Fernández Centeno, cura de san salvador, e el bachiller García Fernández Villalba, e Alvaro García Palomino, e Diego Alfonso, capellán de la iglesia de San Nicolás, e Juan Rodríguez Palmero, e Diego de capilla, e otros clérigos, vecinos de la dicha villa. Luego los dichos alcalde e alcaldes regidores, e procuradores e mayordomo con los dichos clérigos, curas e capellanes*

---

<sup>33</sup> Luis CALVO LOZANO, *Historia de la villa de Villalpando*, Zamora : Diputación provincial, 1981, p. 127-130. L'original ayant été perdu, la transcription qui est ici proposée correspond au vœu qui fut prononcé en 1498.

*e arcipreste, e los otros buenos omes, que presentes estaban de la dicha villa y Tierra, movidos con mucha fe e devoción e con grande deseo e voluntad de servir a Dios Nuestro Señor Todopoderoso, e a la gloriosa sin mancilla Virgen Santa María, su Madre e nuestra Señora, e porque a ella plega e quiera por la su virginidad, misericordia e piedad de tomar en guardia e encomienda a esta villa e a toda su tierra para agora e para en todo tiempo e siempre jamás; e ser intercesora e medianera entre todas las gentes cristianas vivientes e habitantes en esta dicha villa e tierra, e que agora son e serán de aquí adelante para siempre jamás. Por cuanto por nuestros pecados e merecimientos en todo este reino de Castilla son grandes dos guerras, la una es terrenal, la otra celestial ; la terrenal por la grande división que hay en este reino entre el muy esclarecido príncipe - rey Don Enrique, de una parte con sus adherentes; e de la otra el noble y esclarecido infante Don Alfonso con el almirante de Castilla e arzobispo de Toledo e otros caballeros de su opinión que lo alzaron por rey e ambos fijos del muy noble rey Don Juan, de gloriosa memoria (que Dios aya); por lo cual e sobre ello son e se esperan ser grandes guerras e trabajos en este reino, e han acaescido muchas muertes, e robos, e se esperan más de cada día, si por la misericordia de Dios e ruego de la Señora Virgen María, su madre, non se ataja. La otra guerra del cielo es, que por nuestras culpas, e pecado e grandes ofensas, que cada día hacemos e acometemos contra Dios Nuestro Señor, mostrando contra su real Majestad nuestra inobediencia; él con su real poder nos ha visitado e visita de cada día con guerra pestilencial del su alto poder, e ha dado lugar al su ángel perseguidor que nos mate, como nos mata de cada día cruelmente e demasia de pestilencia, en tal maña e forma que somos puestos en forma y sombra de gran temor. E como los cristianos non tenemos otra medicina, ni otro bien ni socorro, ni de quien podamos ser socorridos en nuestras cuitas e miserias e tribulaciones, salvo tan solamente a la gloriosa Virgen María, a aquella que sin pecado fue concebida en el vientre de Santa Ana su madre e limpia e virgen nasciendo, limpia e virgen recibió al Hijo de Dios, e Virgen lo concibiendo, Virgen lo parió, e pariendo, Virgen remanesció, e porque nosotros non somos hábiles ni dignos por nuestros pecados de rogar a Dios Nuestro Señor, que nos perdone nuestros pecados, e amanse su ira, e mande e diga al su ángel perseguidor que cese de ferir e matar a los que viven en el mundo: como mejor podemos todos los que agora vivimos en esta villa e en toda su Tierra, e por los que después de nosotros vernan, como non seamos dignos, ni somos para rogar, socorremos con voto a esta Señora Virgen María, madre de Dios, reina de los ángeles, madre de toda misericordia y madre de toda piedad, a la cual con corazones aflictos e gemidos, nos encomendamos e la suplicamos muy humilde e devotamente e lo mejor que podemos que le plaga por la su misericordia e piedad de tomar e que tome en guarda en defensión e amparo a esta dicha villa e a su Tierra, e a todos los que agora vivimos e vernan después de nos para siempre jamás; e quiera e la plega por la su virginidad e bondad, de tomar cargo de rogar al su glorioso Fijo Nuestro Señor Jesucristo; e el por la misericordia e piedad, e por su santa pasión que por todos los pecados tomó, la quiera oír e otorgar, e porque a esta Señora Virgen María este cargo la plega tomar, e el su glorioso hijo se le quiera otorgar, e mandar al su ángel, que cese de nos ferir e matar; por ende nos los sobredichos por nosotros e por todos los que agora viven e moran en la dicha villa e su Tierra, e por los que de aquí adelante vernan, hacemos voto e señal de servicio a esta Señora gloriosa Virgen María, a la cual nos encomendamos; e porque ella nos reciba en su guarda e defensión e amparo que desde agora para siempre jamás, que en esta villa e su tierra le será guardada e solemnemente celebrada la su fiesta de la su Santa Concepción de cuando fue concebida en el vientre de Santa Ana su madre, que es a ocho del mes de Diciembre, e que por su servicio e reverencia de esta Señora Virgen María, que la víspera de la dicha su Concepción, que non se venderá carne en público ni en abscondido en esta villa e en su tierra, e cualquiera que la comiese, siendo de edad o de seso e sabiamente que venga sobre la tal persona o personas la ira de esta Señora. E más que antes desde agora se promete que*

*todos los que agora son e serán de aquí adelante, leyendo de edad e hábiles sin pasión ayunarán la dicha vigilia en cada un año para siempre jamás a conducho cuaresmal. El que lo contrario meciere, que la Virgen María ge lo demande.*

*E otrosí que en las Iglesias por reverencia de esta Señora Virgen María, que se dirán e se cantarán vísperas solemnes; e el día siguiente que se guardará e folgarán todas las gentes cristianas ansí en la villa como en toda la tierra; e cesarán todas labores como el día santo del domingo; nin iran a feria, nin mercado, nin a otro cabo alguno, nin tratarán cosa alguna, salvo oír misa, víspera e folgar. E cualquiera que lo contrario a sabiendas ficiere, e contra esto fuere o pasare, que Dios envíe sobre aquel o aquellos que lo contrario mecieren, su saña e demas de haber la ira de Dios e de la Virgen María, que los alcaldes e Justicias que agora son e seran de aquí adelante, que prenderán a los tales o tal que este voto quebrare, e si fuere rico, que le llevaran de pena sesenta maravedís; si fuere más pobre cuarenta maravedís; al más pobre veinte maravedís; al mucho pobre diez maravedís o dos días en la cadena; e si los alcaldes e regidores, que agora son o serán de aquí adelante por amistanza, o por ruego, o por parentesco, o por otra alguna manera lo dejare de ejecutar, que venga sobre ellos o sobre sus casas la ira de Dios e de esta Señora Virgen María. E que todos los maravedís que ansi tomaren de estas penas, que sin colusión alguna los mercaran de cera en cada un año para que se arda en la procesión que se ha de facer el dicho día de la Concepción en la Iglesia de Santa María.*

*Otrosí, que los jurados de cada una aldea de la dicha villa, que sin arte e sin engaño prenderán a todos los que contra este voto fueren; e las penas que llevarán, serán según e como arriba se contiene, e los maravedís de las dichas penas que los mercaran de cera para que arda el dicho día de la Concepción cada vecino en la Iglesia de su aldea. E si los jurados cada uno en su aldea no quisieren prender por las dichas penas a los que quebraren este dicho voto, que la Justicia de esta villa cada y cuando que lo supiere, prenda a los jurados por las prendas, que así dejaren de facer. E si alguno defendiere la prenda por la pena al jurado, prendalo la Justicia de esta villa, e llevele la pena doblada e trayalo dos días a la cárcel de esta villa.*

*Ytem; el dicho día de la Concepción que se faga perpetuamente para siempre jamás en cada un año a honor e gloria e alabanza de Dios Nuestro Señor e de la dicha Virgen María, su madre, una procesión solemne en la Iglesia de Santa María la Antigua a do haya misa solemne de la dicha Señora, e sermón, e salga la procesión de la Iglesia a do fuere acordado en cada un año por los Señores clérigos, e vayan en la dicha procesión todas las cruces de las Iglesias de la dicha villa, e todos los clérigos, curas e capellanes e beneficiados con sus sobrepellices honradamente, e todo el pueblo en procesión ordenadamente con sus candelas encendidas; e la cera de las penas que sea para la misa e vísperas, que se arda en la dicha Iglesia, como dicho es.*

*Otrosí; que para agora e para siempre jamás, porque los dichos señores clérigos fagan lo susodicho, e tomen cargo de esto para siempre jamás, que les sean dados, e les de el mayordomo de Concejo de la dicha villa, que agora es o fuere de aquí adelante trescientos maravedís en cada un año para yantar. E que ansí mismo he dicho mayordomo tenga cargo en cada un año de dar de comer a veinte pobres por reverencia de la gloriosa Virgen María; e esto que se faga e continúe ansí para siempre jamás.*

*Otrosí; rectificaron nuevamente el voto que la dicha villa antiguamente tenia fecho el día de los mártires San Fabián y San Sebastián, por respecto de la pestilencia e que vayan a*

*la Iglesia de San Pedro con su procesión, según se suele facer, e fuelguen las gentes, todo el día, como si fuere domingo.*

*Otrosí rectificaron el voto, que así mesmo antiguamente esta villa tenía fecho de facer procesión el primero sábado de Mayo en cada un año por causa del bracol que comía las viñas.*

*Otrosí; rectificaron así mesmo el voto que antiguamente tenía fecho de facer procesión solemne e folgar el día de la traslación de San Nicolás en el mes de Mayo por causa de la langosta que comía los panes.*

*Lo cual todo susodicho, e cada una cosa, e parte de ello, todos los sobredichos por sí e por todos los que en la dicha villa e tierra viven e por los que de aquí adelante vernan para siempre jamás, juraron e votaron de los tener e guardar e cumplir e mantener todo lo susodicho e cada una cosa e parte de ello para agora e para siempre jamás; e porque lo susodicho non perezca e haya de ello mención, otorgaron esta escritura ante el dicho Diego Fernández, escribano y notario público ».*

Résumé:

En 1466, les habitants de Villalpando proclamèrent collectivement l'immaculée conception de Marie. Placé dans son contexte, cet appel se révèle comme un excellent moyen de percer les représentations du bas Moyen Âge castillan. Qui plus est, il permet de mieux connaître les clivages sociaux autour de la notion de lignage. L'interrogation sur la pureté mariale n'était pourtant pas nouvelle, et ce que la foule du XV<sup>e</sup> siècle souhaitait ardemment, le dogme, relevait de l'impensable pour certains auteurs du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est donc par la pression sociale, forcément changeante, que nous tenterons d'expliquer la variation des perceptions sur cette question dans la Castille médiévale.

Resumen :

En 1466, los habitantes de Villalpando proclamaron colectivamente la inmaculada concepción de María. Una vez contextualizada, dicha proclama resulta ser un instrumento adecuado para adentrarnos en el mundo de las representaciones medievales, y para entender las diferencias sociales en torno a la noción del linaje. Pero la controversia no era nueva, y lo que la muchedumbre villalpandina anhelaba en el siglo XV, el dogma, algunos clérigos del siglo XIII lo habían tajantemente rechazado. El porqué del cambio puede ser explicado por las variaciones de la presión social. Nuestro enfoque consistirá pues en estudiar ésta para conocer el funcionamiento de la sociedad castellana durante la baja Edad Media.

Abstract:

In 1466, the inhabitants of Villalpando collectively proclaimed the Immaculate Conception of Mary. Placed in its context, this call appears to be an excellent means to grasp Late Middle Ages representations in Castile. More, it allows to better understand the social divisions around the notion of lineage. However, the questioning about Mary's purity was not new and what the 15<sup>th</sup> century crowds strongly wished, the dogma, seemed to be unthinkable to some 13th century authors. It is therefore through social pressure, which is bound to change, that we'll try to explain the evolving perceptions of that matter in medieval Castile.

Mots clé: Moyen Âge – Castille – religiosité – lignage – société – Immaculée Conception

Palabras clave: Edad Media – Castilla – religiosidad – linaje – sociedad – Inmaculada Concepción

Keywords: Middle Ages – Castile – religiosity – lineage – society – Immaculate Conception